

HAROLD

GAGNÉ



À QUOI  
ÇA SERT  
DE  
GRANDIR ?

Histoires d'enfants de la DPJ  
et des services sociaux

HAROLD GAGNÉ

À QUOI  
ÇA SERT  
DE  
GRANDIR ?

Histoires d'enfants de la DPJ  
et des services sociaux

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media



Les mots avec lesquels on empoisonne le cœur d'un enfant, par petitesse ou ignorance, restent enkystés dans sa mémoire et, tôt ou tard, lui brûlent l'âme. »

CARLOS RUIZ ZAFON, *L'Ombre du vent*

— Tu ne feras jamais rien de bon dans la vie !

La voix retentit, grave et puissante. Le petit garçon, apeuré, tente de former un bouclier en plaçant ses mains sur ses oreilles pour se protéger des mots qui lui font très mal. Il ne comprend pas pourquoi son père en colère lui lance des injures. Il court vers sa chambre, se jette sur son lit et se met à pleurer. Il finira par s'endormir en sanglotant et en croyant réellement que sa vie ne vaut pas grand-chose.

Ce garçonnet bouleversé, c'était moi. Quand j'étais petit, je ne me souviens pas que mon père m'ait dit qu'il m'aimait. Quelque chose l'empêchait de le faire. Dans les derniers moments de sa vie, alors que j'avais beaucoup de peine à le voir dépérir à la suite d'une longue maladie, j'ai espéré qu'il me fasse venir près de lui, sur son lit de mort, et qu'il me dise vraiment ce qu'il pensait de moi, maintenant que je n'étais plus un enfant. J'aurais voulu qu'il me serre dans ses bras affaiblis et qu'on regrette le passé, ensemble. Mais cela n'est pas arrivé. Je crois qu'il aurait été trop douloureux pour lui de faire ce geste, car il avait beaucoup de mal à exprimer ses sentiments. Je me suis souvent demandé pourquoi il a agi de la sorte quand j'étais gamin, car à l'opposé, il pouvait aussi

être fier de moi, les rares fois où il venait me voir jouer au hockey ou encore quand j'avais de bonnes notes à l'école. Il n'avait pas besoin de le dire ; je le sentais dans ses gestes plus doux.

Son enfance n'a pas été facile, à lui non plus. Troisième d'une famille de dix enfants, il n'avait pas encore été sevré lorsqu'il a dû céder sa place à sa nouvelle petite sœur. Ma grand-mère était tellement occupée à élever sa marmaille et à accomplir les nombreuses tâches ménagères, sans l'aide de personne, pendant que son mari trimait dur dans les chantiers forestiers de la Côte-Nord du fleuve Saint-Laurent, qu'elle oubliait probablement de dire à ses tout-petits qu'elle les aimait. Elle remplissait froidement son double rôle d'épouse et de chef de famille en agissant comme le voulait l'Église catholique qui prônait l'établissement de familles nombreuses pour peupler les colonies. Certains enfants, comme mon père, grandissaient en payant le prix de ce sacrifice. À cette époque très religieuse, chaque relation sexuelle était synonyme de procréation et la venue sur terre de nombreux nourrissons n'était pas toujours désirée. Les années 1930 n'étaient pas non plus une période d'abondance. Vers l'âge de cinq ans, mon père a reçu le seul véritable cadeau de Noël que lui aient offert ses parents durant toute son enfance : un petit avion en métal. Le plaisir fut de courte durée. Sa mère brisa accidentellement le jouet en l'écrasant avec sa chaise berçante. Il s'en est souvenu toute sa vie et en parlait souvent.

Quand il était tout petit, je crois que mon père n'a jamais connu la profonde signification de l'amour et des gestes qui l'accompagnent et cela a laissé des traces. Il n'a pas pu me donner ce qu'il n'avait jamais reçu. Nous sommes tous victimes de notre passé. C'est simple comme explication, mais j'y crois. C'est ce qui me permet de lui pardonner et de l'aimer même s'il n'est plus là. C'était mon père.

Lui aussi a probablement été éduqué en recevant de temps en temps des coups et en encaissant des mots durs, car

dans ce temps-là on croyait que c'était l'unique façon de faire obéir les garçons. Ils devaient être forts, ne jamais pleurer, et devenir des hommes avant leur temps, alors qu'en réalité ils étaient des petits êtres en devenir et en quête d'affection pour se construire solidement.

Mon père a dû quitter l'école à l'âge de quatorze ans pour aller travailler dans le bois. Il restait plusieurs mois par année à l'écart du monde, dans un camp de bûcherons, préparant les repas à une meute d'hommes affamés. Il a appris que les muscles et les blasphèmes étaient essentiels pour faire sa place et survivre dans ce monde trop souvent sauvage.

Je me console en me disant que si mon père n'avait pas été celui qu'il a été, je ne me serais probablement jamais intéressé au sort réservé aux jeunes en difficulté. Certains de mes collègues de travail, avec lesquels je réalise des reportages sur les enfants de la DPJ, et les intervenants sociaux que je côtoie régulièrement me demandent souvent ce qui m'attire chez ces mal-aimés. Mes réponses ont toujours été très vagues ; j'ai toujours fui. La vérité est que je me retrouve un peu dans ces jeunes que je rencontre dans les centres d'accueil ou les foyers de groupes. Quand ils ont cinq ans et me regardent, avec toute la peine du monde dans leurs yeux, et me disent qu'ils s'ennuient de leur père, je crois comprendre ce qu'ils ressentent. Lorsqu'ils sont adolescents et qu'ils se mettent à écrire des poèmes ou des chansons pour s'évader de leurs dortoirs sombres et déprimants, je sais aussi ce que cela peut représenter. Fuir la réalité, quand cela fait trop mal dans sa tête, aide à survivre. Je me suis moi aussi inventé des histoires et des rêves pour me soustraire au présent.

J'ai tout de même été plus chanceux que ces jeunes, isolés du reste du monde comme s'ils étaient coupables d'avoir vu le jour. Je n'ai jamais été un enfant de la Direction de la protection de la jeunesse. J'ai une mère formidable qui m'a toujours réconforté et encouragé dans la vie malgré les ressacs de son passé. Sans elle, j'aurais probablement perdu toute confiance

en moi et continué à croire que je ne ferais rien de mon existence, tellement cela m'a été souvent répété par mon père dans les premières années de ma vie. Je suis convaincu qu'il ne mesurait pas la violence de ses mots. Nombre d'adultes de sa génération ont eu le même problème sans jamais s'en rendre compte. Ils n'ont fait que poursuivre ce qui leur avait été enseigné.

Chaque fois que je vois un père de famille, transportant dans ses bras son jeune fils, comme s'il brandissait le trophée de sa plus grande réussite sur terre, j'ai un pincement au cœur. Il s'en serait fallu de si peu pour que je ressemble, il y a plusieurs années, à ce bambin, les joues rouges d'affection.

Voilà mon histoire. Elle ressemble peut-être à la vôtre. Celles que je veux maintenant vous raconter appartiennent à d'autres hommes, à d'autres femmes, à des enfants qui ont vécu ou traversent encore des moments difficiles. Certains, parmi ceux et celles qui ont accepté de se confier à moi, tiennent une ficelle de bonheur à bout de bras, comme s'ils dirigeaient un cerf-volant dans les airs. Il virevolte, plonge, puis reprend de l'altitude, au gré des courants qui soufflent leurs émotions. La quête de la joie est longue et ardue parce qu'ils ont été précipités, petits, dans l'enfer de la souffrance physique ou psychologique. Ils font preuve d'un courage quotidien hors du commun mais ne recevront jamais de prix pour leur bravoure car on ne donne pas de médailles aux enfants qui remportent des guerres intérieures. Ils continuent à avancer avec toute la crainte qui les habite et portent à tout jamais en eux le mal qui leur a été fait. Ils se battent continuellement avec leurs démons.

Lorsque vous refermerez ce livre, je souhaite simplement que vous preniez conscience de l'aide, si minime soit-elle, que vous pouvez apporter à ceux et celles qui n'ont pas encore atteint la majorité et qui sont abandonnés, battus, négligés, à tous ces enfants qui devaient naître égaux mais qui n'ont presque aucune chance dès qu'ils voient le jour dans notre

société qui prône les droits de l'homme mais oublie trop souvent les droits de ceux qui ne peuvent se défendre parce qu'ils sont trop petits pour le faire.

Au Québec, plus de 105 000 adolescents et enfants sont pris en charge par la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). Beaucoup ont été martyrisés, abandonnés, persécutés. Treize mille employés et éducateurs, disposant d'un budget de 1 milliard de dollars par an, tentent de leur redonner confiance en la vie. Certains de ces jeunes resteront à tout jamais marqués physiquement et psychologiquement par les assauts de leurs parents. Mais au moment où tout semble s'effondrer, une lumière jaillit pour transformer leur monde.

Un jeune placé en bas âge en famille d'accueil devient grand chef cuisinier, un garçon et une fille adoptés épousent les carrières d'humoriste et de chanteuse, une grande sœur adopte son frère pour le délivrer du mal, un adolescent meurtrier comprend que sa vie vaut beaucoup mieux et devient éducateur spécialisé dans l'espoir de sauver ceux à qui il a ressemblé. Ce sont ces guérisons, ces retrouvailles, ces moments intenses de réadaptation vécus par des traumatisés de l'enfance que raconte ici le journaliste Harold Gagné, qui nous montre que la vie peut réserver des moments magnifiques à ceux qui veulent grandir !



Diplômé en sciences politiques, administration et gestion, Harold Gagné est journaliste depuis plus de trente ans et reporter pour le réseau TVA depuis vingt-cinq ans. Il présente régulièrement des reportages sur les affaires sociales, la santé, les démunis, et sur les enfants de la DPJ, une cause qui lui tient particulièrement à cœur. Pour son dévouement, l'Association des centres jeunesse lui a décerné un prix hommage en 2010. *À quoi ça sert de grandir ?* est son deuxième livre.